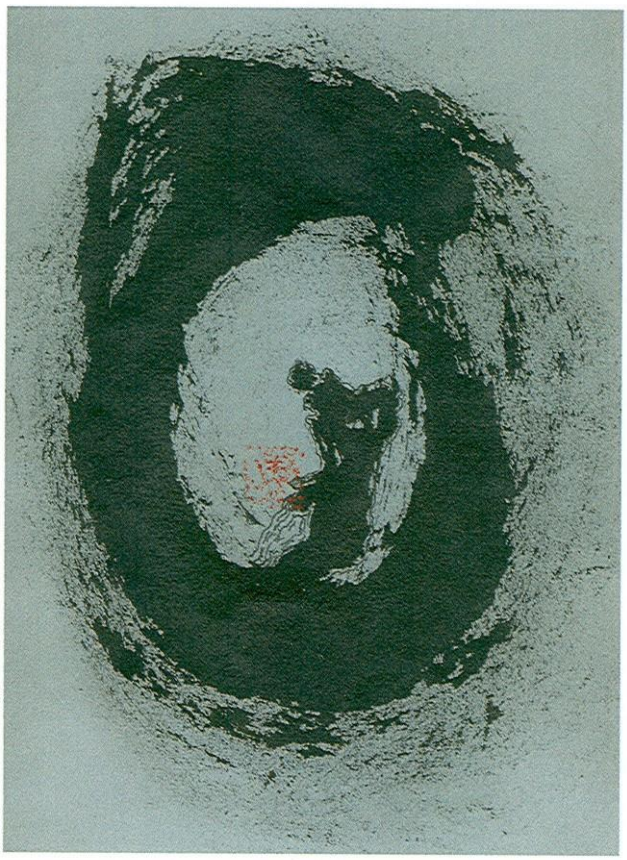
Claude-Alain Planchon

Sans stèle fixe

roman



Écritures

Postface de David Khayat

L'Harmattan

EXTRAITS

Mougins, médiévale, sur une colline, au beau milieu des pins, des oliviers et des cyprès. Les façades à l'ancienne pastellent le temps et coulent dans les fines rues étroites.

Les couleurs chuchotent l'harmonie sur jeux d'ombres et les cigales déchiffrent minutieusement les partitions répétitives des lézards. Les fontaines prient éternellement. Méditerranée, cette terre où l'on médite depuis des années, disent les phonologues et les grapheurs bizarres.

Ici vécurent, séjournèrent et périrent Cocteau, Léger, Man Ray, Churchill, Picasso… L'arrière-pays en a au fond du vers. Souches et consciences du siècle. Parmi toutes ces vocations à souffle, génies par intermittence, génies tout court, je m'attable aux « Vieux Amis » pour siroter mes petites séquences lyriques et découper soigneusement mon existence dans ses marges blanches et autres pages trouillotées.

Le lendemain matin, je suis plombé jusqu'à l'os, courbatures viscérales, intolérables. Rester couché. Mes cheveux tombent par poignée. Devant la glace de la salle de bain, je vérifie et vérifie encore comme pour conjurer le sort. Chaque poignée ramène des touffes de cheveux blonds. Mon front se dégarni rapidement. Je pars en lambeaux. Je deviens un cadavre vitreux, invisiblement alimenté par de lourds tuyaux de désespoir. Irrigué de douleur. Un vrai Soutine.

Réapparition. Nouvelle épreuve du feu. Le maquillage timbré, sa chevelure auburn, épaisse capte les ultra-violets d'un spectre lumineux. Toute l'Amérique Latine sous écrin. Un regard profond, presque douloureux, à vous déséquilibrer la scène. Elle s'est épaulée d'un large pull d'alpaga beige à maille lâche – ascension à l'échancré. Elle a enfilé un pantalon de flanelle évasé, taille haute – je longe la ligne. À son cou, les perles noires nacrées d'un collier emprunté à la reine Pomaré. Derrière sa démarche désinvolte mon regard exulte. Aimanté, je m'enfonce dans la matière du vertige, dans la possession et le légendaire.

Elle m'embrasse contre une mélodie de Reynaldo Hahn. La grâce m'emporte.

Dans un mois a lieu la première création de danse contemporaine au Palais Garnier. Tout d'or et de lumière, l'Opéra arque le triomphe et l'œuvre. Il assemble et constelle les Amors Paradizzio. Dans ce temple des légendes, nous laquons tous sans fin nos homéridiennes et nous déployons nos théomérides. L'Opéra m'a toujours mené aux épreuves talismaniques et aux inflations solaires.

Tracer, tenter le sillon et nos traces chosifient l'attente - par l'unique pore du temps - là où se commet l'absence. On trace et on se dit - ne regardons que ce qui nous regarde quand autour de nous le creux des choses vous oublie. La vie est peut-être là, en quête de toile – là où le visage attend. On la fait en bout de paume, le long de l'infime trajectoire des doigts. Finalement, on ne l'aborde jamais tout à fait, on la visite seulement.